

Il faut s'y arrêter, connaître les habitants, visiter en détail. On ne voit bien que ce que l'on étudie.

Au premier coup d'œil c'est ravissant. Une petite ville de douze mille âmes qui couvre près d'une lieue le long du fleuve, parce que ses résidences sont espacées l'une de l'autre comme autant de maisons de campagne. Les rues sont larges de cinquante à soixante pieds : il y en a au moins douze bordées d'érables de haute taille ; on se croirait dans un jardin. Les oiseaux ne se sont pas encore aperçus de la présence de l'homme en ce lieu.

Pourtant, voilà cent vingt-six ans que la place est aux mains des blancs, et le chant du pâtre n'y a pas toujours dominé le murmure des vagues se brisant au rivage, tant s'en faut ! C'est la guerre qui a créé la Présentation : c'est l'industrie avec son tapage qui l'a soutenue ensuite sous le nom d'Ogdensburg.

En ce pays, pour peu que l'on songe au passé, il faut remonter aux Français.

Le Père Picquet, missionnaire, homme à vues élevées, s'était convaincu de la nécessité d'attirer vers la France le groupe des nations iroquoises plutôt que de persister à leur faire la guerre sans profit. Son premier pas fut de bâtir un fort sur la rive sud du Saint-Laurent, à la tête des rapides, entre la Galette et Kingston. Une rivière, l'Oswegatchie, se décharge au fleuve en cet endroit. Le site en est agréable, sans compter qu'il est important à cause de la navigation des lacs dont il forme en quelque sorte le pied.

De 1749 à 1760, le poste de la Présentation a plus d'une fois retenti du fracas des armes. Les Anglais ne pouvaient souffrir sous leurs yeux cette bravade continue : plus que cela, les Iroquois se ralliaient avec promptitude à l'appel du missionnaire ; ils formaient autour du fort un groupe alarmant pour la tranquillité de la Nouvelle-Angleterre. L'abbé Picquet, tantôt sur la brèche, tantôt dans la forêt voisine, ou en voyage, ou au milieu des ouvriers qui agrandissaient sa fondation, était l'âme de tout. Maint et maint témoignages nous donnent la description de ce mouvement inspiré et conduit par le vaillant abbé. La guerre de Sept Ans le trouva partout le même, intrépide et de bon conseil, dur à la fatigue et sachant tirer partie des circonstances.

Puis, quand il fallut abandonner le champ des combats, les fruits de tant de travaux, l'abbé ne put se résoudre à la retraite éclatante quoique triste des soldats de Lévis. Au lieu de monter sur les vaisseaux qui reportaient en France les débris glorieux d'une grande épopée, il s'en alla à contre courant, prit le chemin des sources du fleuve, rejoignit le Mississipi, et, d'étape en étape, repassa en France où son nom n'est pas encore perdu.

Le poste de l'Oswegatchie reçut une petite garnison anglaise. Il resta sous le drapeau britannique jusqu'en 1796 où, en vertu d'un traité connu, les Yankees en prirent possession. On ignore ce qui s'y passa de 1760 à 1796, sauf que durant la guerre de l'Indépendance, il servit souvent de point de repaire aux troupes des deux côtés.

Les blancs ne s'établirent définitivement sur les lieux qu'en 1800, mais on sait que des familles françaises y étaient restées après la conquête, notamment celle d'Antoine Saint-Martin, qui paraît avoir vécu sans interruption depuis le temps de l'abbé Picquet.

Un nommé Samuel Ogden y vivait en 1796 : c'est de lui qu'est venu le nom d'Ogdensburg, traduction française : la ville, la bourgade ou le bourg d'Ogden. Aussitôt après la guerre de 1812-15, les habitants consacrèrent cette dénomination par un acte qui incorporait la place. L'augmentation de cette commune suivit l'échelle

ordinaire ; rien de remarquable. Le canal d'Oswégo lui donna, vers 1850, un élan qui n'était pas dans ses habitudes. Le chemin de fer *Northern* suivit de près et attira l'attention publique sur l'ancienne Présentation, juste un siècle après sa fondation par l'abbé Picquet. En construisant l'arsenal, assez récemment, on en a profité pour mettre au-dessus de la porte la pierre trouvée dans les ruines du fort primitif : on y lit l'inscription suivante en langue latine : — « Au nom du Dieu tout-puissant, cette habitation a été fondée par François Picquet, en 1749. »

Un voyageur distingué, M. Ampère, visita Ogdensburg en 1851. Écoutons-le :

« Je serais bien fâché de n'être pas venu à Ogdensburg et de n'y avoir pas passé un jour et demi, car je ne sais si j'aurais eu aussi bien ailleurs le spectacle d'une ville qui croît à vue d'œil, comme croissent les ailes de certains insectes. On voit ici le passage de la bourgade à la grande ville. La peau de la chrysalide enveloppe encore le papillon qui commence à montrer ses ailes.

« Un des plus intéressants spectacles que présentent les États-Unis à un Européen, c'est ce que j'appellerais volontiers l'embryogénie des villes ; on peut en faire un cours complet, depuis le groupe de maisons de bois qui est le germe informe, jusqu'à la ville arrivée à terme, bien constituée, ayant sa vie individuelle, sa conformation régulière et tous ses membres en bon état. Entre ces deux limites extrêmes, il y a une quantité infinie de degrés. Ogdensburg répond à l'un de ces degrés intermédiaires d'une organisation qui est en voie de développement. Je n'avais jusqu'ici rien rencontré aux États-Unis qui, sous ce rapport, m'eût autant frappé. Dans cette ville ébauchée tout est nouveau, inachevé ; en allemand, on dirait que c'est quelque chose qui *derient* (*cin werden*) : c'est comme une maison qu'on commence à construire, une chambre en désordre qu'on est en train d'arranger. Imaginez de grandes rues droites, larges, bien alignées ; ça et là, au milieu de ces rues, une boue noire ; sur les côtés, des trottoirs en planches, remplacés, dans certaines parties, par des dalles magnifiques ; des groupes d'arbres qui ont appartenu à la forêt primitive ; des terrains grossièrement enclos et qui ont l'air abandonnés, dont on a pris possession, mais qu'on ne cultive pas encore ; et tout à côté, de jolis jardins, d'élégants *cottages* ; la civilisation la plus moderne qui s'établit sur un terrain défriché d'hier ; le confortable auprès de l'inculte. Des vaches paissent non loin d'un magasin de nouveautés où sont exposées les figures du *Journal des Modes* et les portraits des membres du gouvernement provisoire (France). Les ballots de marchandises dans les rues, parmi des troncs d'arbres renversés. Un mélange de sauvagerie qui s'en va et d'industrie qui arrive—quelque chose d'iroquois et de chinois. Voilà ce que je trouvais dans les rues parfaitement tracées et à moitié remplies d'Ogdensburg. Ces rues me disaient l'avenir de la ville. On les fait toujours ainsi : larges, longues, régulières, car on a toujours l'idée que la cité qu'on bâtit sera une grande cité. Moi-même, je me représentais ce que sera dans vingt ans celle que je voyais ; elle aura peut-être cent mille âmes. Si un de mes lecteurs vient l'année prochaine à Ogdensburg, il ne trouvera plus rien de ce que j'ai vu.

« Après cette impression plus extraordinaire qu'agréable, produite par le spectacle du développement américain à Ogdensburg, je trouve une de ces impressions délicieuses de calme et de sérénité que donne partout une promenade à travers la campagne, sur une belle route, en vue d'une grande masse d'eau tranquille : le défrichement a respecté un petit bois de

chênes au bord du fleuve ; j'y ai rêvé longtemps en regardant l'eau à travers les branches et en écoutant les clochettes des vaches tinter comme dans un pâturage solitaire de l'Oberland. Ma rêverie a été interrompue par une voix de femme et par ces mots : *Cette poison d'enfant !* »

En sa qualité d'Européen, rien de surprenant que M. Ampère ait trouvé tout nouveau l'aspect d'une jeune ville d'Amérique. Ce qui l'étonne n'est pas ce qui nous intéresse, nous qui sommes nés et qui vivons dans ce milieu, dans ce débrouillement où se rencontrent le défricheur et le citadin. Seulement, le touriste étranger plaçait parfois son enthousiasme mal à propos. Croire qu'Ogdensburg peut en vingt ans s'élever au rang de Montréal, c'est ne pas connaître les conditions de nos pays. N'allons pas croire que Chicago, St. Paul, Cincinnati, se sont agrandies avec la rapidité que l'on sait par l'effet du hasard. Le site fait la ville. Ogdensburg ne sera grande ville qu'à la suite de beaucoup d'autres, parce que son emplacement, tout favorable qu'il soit, ne sera exploitable qu'à l'aide d'un mouvement commercial qui n'est qu'à ses débuts. Lorsque le fleuve sera plus fréquenté, son port deviendra un point d'arrêt, un terminus naturel pour la navigation des lacs. De ce point, dix ou vingt chemins de fer (au lieu de deux qui existent aujourd'hui) transporteront les chargements des navires dans l'intérieur, même jusqu'à Boston, à New York, à l'Atlantique. La région qui a Ogdensburg pour centre devra aussi se couvrir d'industries diverses. Tout cela viendra, mais il n'est pas encore temps de dire que c'est arrivé.

Le coup d'œil d'aujourd'hui ne peut pas, il est vrai, se comparer avec celui qu'offrait la bourgade il y a un quart de siècle. Un pas immense a été fait. Sans devenir une étoile de première grandeur, Ogdensburg brille assez pour tenir tête à plusieurs villes de son âge et de position analogue. Cela doit suffire à sa gloire.

Des douze mille âmes qui composent sa population, près de cinq mille appartiennent à notre race. Le reste est surtout irlandais et catholique, ce qui montre que la majorité religieuse y est de notre croyance. Ne disons pas, toutefois, que les Irlandais sont prêts à se joindre aux Canadiens. Nous avons, par malheur, trop de preuves de l'inconstance de ces alliés naturels du sang français.

Dans quelle situation se trouvent nos compatriotes à Ogdensburg ?

Réponse : aussi bien qu'on puisse l'être dans des conditions désavantageuses. Ce qui revient à dire qu'ils se sont tirés d'affaire, généralement, mieux qu'on ne pourrait l'espérer. Honneur à eux.

Là comme ailleurs, ils ont trois grands empêchements à surmonter : 1o. ils sont catholiques—et par ce fait privés de sympathies, lors même qu'ils ne sont pas en but aux persécutions ; 2o. ils sont Français de sang et de langue, grand motif pour exercer les jalousies et les malveillances de ces peuples nombreux qui, aux États-Unis, parlent tous l'anglais ; 3o. ils ne peuvent compter que sur le Bas-Canada comme appui national, et le Bas-Canada n'est qu'une infime minorité dans l'ensemble des nations de ce continent ; on sait le respect que le monde garde pour les minorités.

De ces trois éléments de malheur dont ils se font gloire avec raison, les Canadiens des États-Unis réussissent parfois à faire naître un sentiment d'émulation digne d'éloge. C'est ainsi que les familles d'Ogdensburg paient d'une main la taxe des écoles protestantes (loi infâme !) et de l'autre versent dans un tronc particulier des milliers de piastres pour soutenir leurs écoles catholiques-françaises. C'est ainsi

que ne pouvant céder et céder sans cesse aux prétentions des Irlandais catholiques, ils ont bâti une église à eux, desservie par des prêtres du Bas-Canada, dans laquelle la langue française est seule parlée. Honneur à eux, encore une fois !

Ce qu'il leur reste à accomplir, c'est de prendre part aux délibérations civiques et de faire peser leur nombre dans la balance des élections municipales, comme cela se fait déjà ailleurs. On se lasse enfin d'être toujours à la merci des autres !

Plusieurs Canadiens d'Ogdensburg sont des hommes de mérite. Il n'en faut pour preuve que leur intelligente et patriotique activité depuis quatre ans. Dans ce court espace, ils ont établi sept ou huit Frères de l'ordre de St. Viateur à la tête d'une école de quatre cents petits garçons ; un couvent de Sœurs-Grises depuis 1862, et une externat pour les filles ; une société Saint-Jean-Baptiste en vue du secours mutuel ; des célébrations nationales et des entretiens littéraires. D'autres sociétés sont en germe. Un bon corps de musiciens les accompagne dans les démonstrations publiques.

Les prêtres portent leur habit religieux dans les rues. On ne les insulte plus. Cela me rappelle le mot d'un bon curé canadien qui se promenait à Chicago en soutane et qui était la risée et l'objet des quolibets des passants. A la porte d'un hôtel, un monsieur se détache d'un groupe et impertinemment s'approche du prêtre, désigne sa robe du doigt et lui pose la question d'un air agressif :

—What do you call that ?

Le prêtre, sans hésiter, saisit un pan de sa soutane, la secoue au nez du polisson, et d'un air goguenard lui répliqua :

—Sir ! I call that liberty !!

Les rieurs se tournèrent du côté du curé.

Aujourd'hui, à Ogdensburg, qu'ils aient envie de rire ou non, les intolérants savent « qu'il faut » respecter le prêtre.

La création du diocèse d'Ogdensburg, il y a trois ans, a ouvert une ère nouvelle aux catholiques de cette partie de la frontière américaine. Monseigneur Wadham est un homme éclairé qui a immédiatement donné son concours aux bonnes aspirations de ses ouailles. Dans le groupe canadien, le Révérend Père G. Jeannotte le seconde avec une ardeur religieuse qui égale le patriotisme dont ce digne enfant du Bas-Canada sait donner des preuves en toute occasion, depuis neuf ans qu'il administre et qu'il a pour ainsi dire transformé la population française d'Ogdensburg. Je dis transformé, parce que antérieurement il n'existait pas d'organisations comme celles qui se sont développées et qui se fortifient là tous les jours. Avec ses quatre cent soixante-et-dix familles canadiennes, ses deux cent cinquante propriétaires (250 sur 470, c'est remarquable) et ses deux mille communions, M. Jeannotte a le droit d'être fier de son peuple.

Oui ! qu'ils conservent leur religion les Canadiens aux États-Unis ; qu'ils restent Français de langue et de souvenir—cela les honore. Après la foi religieuse de nos pères, il n'est rien de plus beau que leur qualité de Français. Ce double héritage est tout entier glorieux. Qu'importe que le fanatisme, la jalousie, la perversité nous livrent la guerre ? Nous en avons vu bien d'autres ! Les Canadiens savent où mènent les orages déchainés contre eux ; c'est à leur profit que tourne la persécution, c'est à leur avantage que s'agitent les intolérants, c'est pour mettre au grand jour la différence qui existe entre eux et les agitateurs vulgaires que Dieu permet que ceux-ci se dévoilent de temps à autre et dépassent, comme on dit, les bornes de toute mesure.

La langue française n'est pas plus mal-